

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[164_Lettres de Louis Vitet : 1832-1867](#)[Item](#)[Val-Richer, le 3 décembre 1871, François Guizot à Louis Vitet](#)

Val-Richer, le 3 décembre 1871, François Guizot à Louis Vitet

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Académie \(élections\)](#), [Académie française](#), [Discours autobiographique](#), [France \(1870-1940, 3e République\)](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Santé](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1871-12-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote138, AN : 163 MI 42 AP 164 bis Papiers Guizot Bobine Opérateur 26

Nature du documentCopie manuscrite

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, le 3 décembre 1871, François Guizot à Louis Vitet, 1871-12-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/7348>

Copier

Informations éditoriales

Destinataire Vitet, Louis, dit Ludovic (1802-1873)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 26/08/2024 Dernière modification le 08/10/2024

32

Vol Richer 3 Décembre 1871.

Mon cher ami, je suis charmé de vous savoir
revenu, et revenu un peu plus content de vos bronches.
Soignez les, tout en vous en servant, car nous ne pouvons
les laisser inactives à Paris. Je regrette presque que vous
ayiez un peu à vous en servir pour moi, mais je ne puis
trouver qu'en vous, dans cette occasion académique,
un interprète en qui je me confie pleinement et à qui
je puisse tout dire. Je n'ai pas le moins du monde
recherché la faveur dont il s'agit, je m'y pensais pas.
Quand on m'en a parlé, j'ai répondu tout de suite
que je m'en tiendrais pour fort honoré, mais que je ne
pouvais et ne voulais rien faire ni rien dire de plus à
cet égard. Depuis que plusieurs personnes m'en ont reparlé
et que la proposition a pris plus de consistance, j'ai
été de plus en plus sensible à l'honneur qu'on voulait
me faire. Les lettres ont commencé ma vie; je les ai
toujours gardées dans mon cœur et tenues en réserve
pour mon avenir quand je suis entré si avant dans la
politique. J'ai pris, quitté, repris, comme vous le savez,
non pas la cithare et la harpe, mais la vie publique et
militante. Quand je l'ai quitté momentanément, je
suis retourné aux lettres. Quand j'en suis sorti définitivement,
les lettres sont devenues mon ménage intime. Je vis dans

ce ménage là depuis 21 ans. Il m'est aussi cher qu'il m'a
toujours été doux. Je serais donc très fier et très heureux
de recevoir aujourd'hui à 84 ans, le plus grand homme littéraire
de mon temps, et je l'accepterais avec reconnaissance, de la
main des juges compétents. Voilà, sans réserve, ma disposition.
Mon cher ami, dites lui à qui vous voudrez et dans la
mesure que vous jugerez convenable. Je m'en rapporte
entièrement à vous sur la manière de résoudre la question
de langage avec les indifférents. Vous avez le goût de
la vérité au fond et le bon goût dans la forme, vous
êtes l'interprète que j'aurais choisi si notre vieille amitié
ne me l'avait déjà donné.

Je rentrerai à Paris le 18 de ce mois. Je prendrai
part à toutes nos élections et à toutes les discussions des
titres. Je ne vous en dis rien aujourd'hui, non plus que
des affaires publiques que j'ai toujours eues dans l'âme.
Je ne puis souffrir les conversations incomplètes. Au
 revoir donc. Je me porte bien. Faites en autant. Et que
notre pauvre France en fasse autant, moralement comme
matériellement; elle a bien des plaies à guérir et bien
des vertus à acquies pour devenir enfin ce qu'elle
vaut être, un peuple libre. Adieu jusqu'au 18.

Guizot

Je vous remercie d'avoir pensé à mon histoire de France,
plus je m'en occupe, plus je m'y attache.